

L'Illusion Comique : Acte V, scène 5

Un père (Pridamant), bouleversé par la disparition de son fils (Clindor), vient consulter un magicien (Alcandre). Devant les yeux du père se déroule la vie d'aventures du fils et une histoire d'amour tragique dans laquelle Clindor perd la vie. La magie se dévoile : en fait, c'est une troupe de théâtre, dont fait partie Clindor, qui a joué dans le décor d'une grotte.

[...]

PRIDAMANT.

Que vois-je ? Chez les morts compte-t-on de l'argent ?

ALCANDRE.

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent.

PRIDAMANT.

Je vois Clindor ! Ah dieux ! Quelle étrange surprise !

Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse !

Quel charme en un moment étouffe leurs discords,

Pour assembler ainsi les vivants et les morts ?

ALCANDRE.

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique,

Leur poème récité, partagent leur pratique :

L'un tue, et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié ;

Mais la scène préside à leur inimitié.

Leurs vers font leurs combats, leur mort suit leurs paroles,

Et, sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,

Le traître et le trahi, le mort et le vivant,

Se trouvent à la fin amis comme devant.

Votre fils et son train ont bien su, par leur fuite,

D'un père et d'un prévôt éviter la poursuite ;

Mais tombant dans les mains de la nécessité,

Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

PRIDAMANT.

Mon fils comédien !

ALCANDRE.

D'un art si difficile

Tous les quatre, au besoin, ont fait un doux asile ;

Et depuis sa prison, ce que vous avez vu,

Son adultère amour, son trépas imprévu,

N'est que la triste fin d'une pièce tragique

Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique,

Par où ses compagnons en ce noble métier

Ravissent à Paris un peuple tout entier.

Le gain leur en demeure, et ce grand équipage,

Dont je vous ai fait voir le superbe étalage,

Est bien à votre fils, mais non pour s'en parer

Qu'alors que sur la scène il se fait admirer.

PRIDAMANT.

J'ai pris sa mort pour vraie, et ce n'était que feinte ;

Mais je trouve partout mêmes sujets de plainte.

Est-ce là cette gloire, et ce haut rang d'honneur
Où le devait monter l'excès de son bonheur ?

ALCANDRE.

Cessez de vous en plaindre. A présent le théâtre
Est en un point si haut que chacun l'idolâtre,
Et ce que votre temps voyait avec mépris
Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits,
L'entretien de Paris, le souhait des provinces,
Le divertissement le plus doux de nos princes,
Les délices du peuple, et le plaisir des grands :
Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps ;
Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde
Par ses illustres soins conserver tout le monde,
Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau
De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.
Même notre grand roi, ce foudre de la guerre,
Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois
Prêter l'oeil et l'oreille au théâtre-François :
C'est là que le Parnasse étale ses merveilles ;
Les plus rares esprits lui consacrent leurs veilles ;
Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard
De leurs doctes travaux lui donnent quelque part.
D'ailleurs, si par les biens on prise les personnes,
Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes ;
Et votre fils rencontre en un métier si doux
Plus d'accommodement qu'il n'eût trouvé chez vous.
Défaites-vous enfin de cette erreur commune,
Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune.

PRIDAMANT.

Je n'ose plus m'en plaindre, et vois trop de combien
Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.

[...]

Les Acteurs de bonne Foi

Acte I, scène 1 : *Erastre, Merlin*

[...]

ÉRASTE

La plaisante espèce de comédie ! Elle pourra pourtant nous amuser.

MERLIN

Vous verrez, vous verrez. J'oublie encore à vous dire une finesse de ma pièce ; c'est que Colette doit faire mon amoureuse, et moi qui doit faire son amant. Nous sommes convenus tous deux de voir un peu la mine que feront Lisette et Blaise, à toutes les tendresses naïves que nous prétendons nous faire ; et le tout, pour éprouver s'ils n'en seront pas un peu alarmés et jaloux ; car vous savez que Blaise doit épouser Colette, et que l'amour nous destine, Lisette et moi, l'un à l'autre. Mais, Lisette, Blaise et Colette vont venir ici pour essayer leurs scènes ; ce sont les principaux acteurs. J'ai voulu voir comment ils s'y prendront ; laissez-moi les écouter et les instruire, et retirez-vous : les voilà qui entrent.

ÉRASTE

Adieu ; fais-nous rire, on ne t'en demande pas d'avantage.

Acte I, scène 2 : *Lisette, Colette, Blaise, Merlin*

MERLIN

Allons, mes enfants, je vous attendais ; montrez-moi un petit échantillon de votre savoir-faire, et tâchons de gagner notre argent le mieux que nous pourrons ; répétons.

LISETTE

Ce que j'aime de ta comédie, c'est que nous nous la donnerons à nous-mêmes ; car je pense que nous allons tenir de jolis propos.

MERLIN

De très jolis propos ; car, dans le plan de ma pièce, vous ne sortez point de votre caractère, vous autres : toi, tu joues une maligne soubrette à qui l'on n'en fait point accroire, et te voilà ; Blaise a l'air d'un nigaud pris sans vert, et il en fait le rôle ; une petite coquette de village et Colette, c'est la même chose ; un joli homme et moi, c'est tout un. Un joli homme est inconstant, une coquette n'est pas fidèle : Colette trahit Blaise, je néglige ta flamme. Blaise est un sot qui en pleure, tu es une diablesse qui t'en mets en fureur ; et voilà ma pièce. Oh ! je défie qu'on arrange mieux les choses.

BLAISE

Oui, mais si ce que j'allons jouer allait être vrai, prenez garde, au moins, il ne faut pas du tout de bon ; car j'aime Colette, dame !

MERLIN

A merveille ! Blaise, je te demande ce ton de nigaud-là dans la pièce.

LISETTE

Ecoutez, Monsieur le joli homme, il a raison ; que ceci ne passe point la raillerie ; car je ne suis pas endurente, je vous en avertis.

MERLIN

Fort bien, Lisette ! Il y a un aigre-doux dans ce ton-là qu'il faut conserver.

COLETTE

Allez, allez, Mademoiselle Lisette ; il n'y a rien à appriander pour vous ; car vous êtes plus jolie que moi ; Monsieur Merlin le sait bien.

MERLIN

Courage, friponne ; vous y êtes, c'est dans ce goût-là qu'il faut jouer votre rôle. Allons, commençons à répéter.

LISETTE

C'est à nous deux à commencer, je crois.

MERLIN

Oui, nous sommes la première scène ; asseyez-vous là, vous autres ; et nous, débutons. Tu es au fait, Lisette. (Colette et Blaise s'asseyent comme spectateurs d'une scène dont ils ne sont pas.) Tu arrives sur le théâtre, et tu me trouves rêveur et distrait. Recule-toi un peu, pour me laisser prendre ma contenance.

Acte I, scène 3 : MERLIN et LISETTE, COLETTE et BLAISE sont assis

LISETTE, *feignant d'arriver.*

Qu'avez-vous donc, Monsieur Merlin ? vous voilà bien pensif.

MERLIN

C'est que je me promène.

LISETTE

Et votre façon, en vous promenant, est-elle de ne pas regarder les gens qui vous abordent ?

MERLIN

C'est que je suis distrait dans mes promenades.

LISETTE

Qu'est-ce que c'est que ce langage-là ? il me paraît bien impertinent.

MERLIN, *interrompant la scène.*

Doucement, Lisette, tu me dis des injures au commencement de la scène ; par où finiras-tu ?

LISETTE

Oh ! Ne t'attends pas à des régularités ; je dis ce qui me vient ; continuons.

MERLIN

Où en sommes-nous ?

LISETTE

Je traitais ton langage d'impertinent.

MERLIN

Tiens, tu es de méchante humeur ; passons notre chemin, ne nous parlons pas d'avantage.

LISETTE

Attendez-vous ici Colette, Monsieur Merlin ?

MERLIN

Cette question-là nous présage une querelle.

LISETTE

Tu n'en es pas encore où tu penses.

MERLIN

Je me contente de savoir que j'en suis où me voilà.

LISETTE

Je sais bien que tu me fuis, et que je t'ennuie depuis quelques jours.

MERLIN

Vous êtes si savante qu'il n'y a pas moyen de vous instruire.

LISETTE

Comment, faquin ! tu ne prends pas seulement la peine de te défendre de ce que je dis là ?

MERLIN

Je n'aime à contredire personne.

LISETTE

Viens çà, parle ; avoue-moi que Colette te plaît.

MERLIN

Pourquoi veux-tu qu'elle me déplaise ?

LISETTE

Avoue que tu l'aimes.

MERLIN

Je ne fais jamais de confidence.

LISETTE

Va, va, je n'ai pas besoin que tu m'en fasses.

MERLIN

Ne m'en demande donc pas.

LISETTE

Me quitter pour une petite villageoise !

MERLIN

Je ne te quitte pas, je ne bouge.

COLETTE, *interrompant de l'endroit où elle est assise.*

Oui; mais est-ce du jeu de me dire des injures en mon absence ?

MERLIN, *fâché de l'interruption.*

Sans doute ; ne voyez-vous pas que c'est une fille jalouse qui vous méprise ?

COLETTE

Eh bien ! Quand ce sera à moi à dire, je prendrai ma revanche.

LISETTE

Et moi, je ne sais plus où j'en suis.

MERLIN

Tu me querellais.

LISETTE

Eh ! dis-moi ; dans cette scène-là, puis-je te battre ?

MERLIN

Comme tu n'es qu'une suivante, un coup de poing ne gêtera rien.

[...]

La Répétition ou l'amour puni, Acte II (extrait)

Le Compte (dit Tigre) a reçu en héritage un château dans lequel il doit élever des orphelins. Il confie cette tâche à Lucile, une jeune-fille qui l'attire beaucoup. A l'occasion d'une fête, ils vont présenter La Double Inconstance de Marivaux. Ils répètent avant la représentation.

[...]

LE COMPTE.

"Je n'y gagne rien car il ne vous plaît point."

LUCILE.

"Ne vous mêlez pas de deviner..."

LE COMPTE, la coupe soudain.

C'est cela pardi ! C'est tout simple. Vous m'avez menti, vous aimez quelqu'un. Quelque petit jeune homme qui s'occupe aussi de puériculture et à qui vous écrivez quatre grandes pages tous les soirs dans votre chambre.

LUCILE.

Je crois que vous ne dites plus le texte

LE COMPTE.

Je vous pose une question. Répondez-moi, tout de suite. Il vont entrer.

LUCILE, le regarde et dit gravement :

Non, je n'aime personne et je n'ai encore jamais aimé.

Les autres rentrent

LA COMPTESSSE.

Alors cette dernière scène ?

LE COMPTE.

Elle va fort bien. Nous trouvons que nous avons beaucoup de talent, tous les deux.

LA COMPTESSSE.

Nous qui en avons moins, il faudrait peut-être que nous répétions aussi.

LE COMPTE.

Voulez-vous que nous reprenions toute la pièce ? M. Damien dit qu'il est encore incertain.

LA COMPTESSSE.

Monsieur Damien a l'habitude du public. Du temps qu'il était aux Assises, il a toujours arraché des larmes à qui il voulait. Il s'en tirera sûrement mieux que nous tous.

MONSIEUR DAMIENS.

Voire ! J'étais bien jeune, madame, à l'époque, j'avais le trémolo moins honteux. Et puis j'avais de grandes manches. Et le texte était de mon cru.

LA COMPTESSSE.

Ne vous faites pas plus modeste que vous n'êtes, monsieur Damien, par cabotinage, pour vous faire entendre encore une fois. Je n'ai pas de craintes pour vous. D'ailleurs nous n'avons plus le temps de

revoir toute la pièce avant le dîner. Nous la verrons ce soir.

LE COMPTE.

Dans ce cas reprenons le début du deuxième acte. Nous passerons les tirades de Sylvia. Ma chère Hortensia, c'est pour vous que l'on répète. Je vous trouve un peu méchante votre scène avec Sylvia. C'est cousu de fil blanc. Soyez charmante, vous le pouvez. Il faut la duper cette fille-là, ne l'oubliez pas.

HORTENSIA, se pique soudain.

Si vous pensez que je ne peux tenir le rôle, mon petit Tigre...

LE COMPTE.

Hortensia, il vous va comme un gant ! Je ne vous demande qu'une nuance... Ces comédiens sont des gens impossibles, décidément. Dès qu'ils ont ouvert la bouche, le son de leur propre voix les enchante comme la flûte d'un charmeur de serpents. Ils s'engourdissent de plaisir en s'entendant et ils croient, dur comme fer, que nous partageons leur extase. Le naturel, le vrai, celui du théâtre, est la chose la moins naturelle du monde, ma chère. N'allez pas croire qu'il suffit de retrouver le ton de la vie. D'abord dans la vie le texte est toujours si mauvais ! Nous vivons dans un monde qui a complètement perdu l'usage du point-virgule, nous parlons tous par phrases inachevées, avec trois petits points sous entendus, parce que nous ne trouvons jamais le mot juste. Et puis le naturel de la conversation, que les comédiens prétendent retrouver : ces balbutiements, ces hoquets, ces hésitations, ces bavures, ce n'est vraiment pas la peine de réunir cinq ou six cents personnes dans une salle et de leur demander de l'argent, pour leur en donner le spectacle. Ils adorent cela, je le sais, il s'y reconnaissent. Il n'empêche qu'il faut écrire et jouer la comédie mieux qu'eux. C'est très joli la vie, mais cela n'a pas de forme. L'art a pour objet de lui en donner une précisément et de faire par tous les artifices possibles – plus vrai que le vrai. Mais je vous ennuie. Je commence à me prendre au sérieux, moi aussi. Attaquons le deux. A vous Sylvia.

[...]